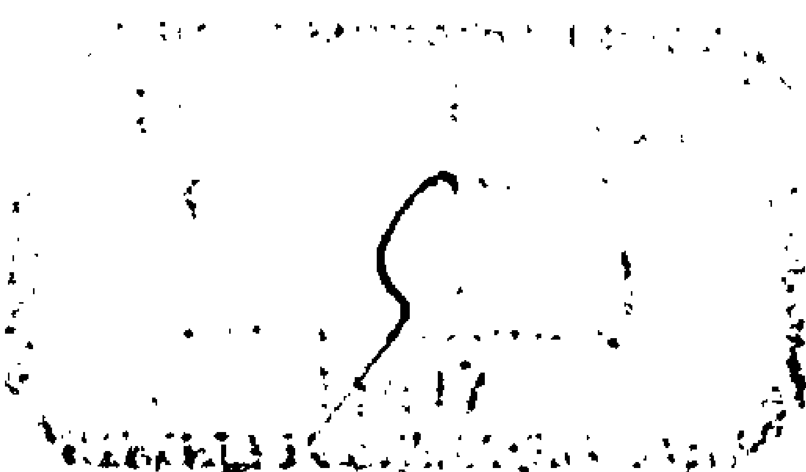
Prix du N°. 0.75 — *N° 5* — *1er Mai 1907*





Les Forces Mentales

REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

Rien n'est impossible : il y a des voies qui conduisent à toutes choses. Si nous avions assez de volonté, nous aurions toujours assez de moyens.

La Rochefoucauld.



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 RUE DE RICHELIEU

PARIS

Prix du N°: 0.75 *N° 5* *1er Mai 1907*

Les Forces Mentales

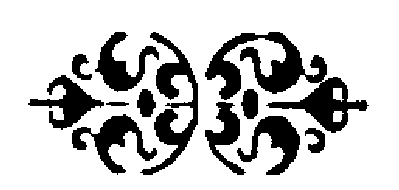
REVUE MENSUELLE DE SCIENCES PSYCHIQUES

ABONNEMENTS : France... 8 Fr.
— Étranger. 9 Fr.

RÉDACTION ADMINISTRATION
110, Rue Richelieu, Paris

SOMMAIRE :

L'importance de nos matières nous oblige à reporter au prochain numéro la suite de l'intéressante Etude de notre collaborateur René d'Héry, sur le "Spiritisme".



ÉDITION

des Bureaux d'Études Psychiques

110 Rue Richelieu, Paris.

La Kabbale

> AINSOPH ! manteau de nuit, seuil d'ombre, essence de toutes choses qui couronne d'éternité les heures du temps, d'infini, les zones de l'espace et les multiplicités des nombres ! Quel que soit mon orgueil d'avoir soupçonné ton mystère, je ne blasphèmerai pas jusqu'à projeter ma vaine voix d'homme vers ton silence.
>
> *Incantation Kabbalistique par les dix noms divins*
> Emile MICHELET.

A la suite de mon dernier article sur la ***Nécromancie et les Evocations magiques modernes***, un grand nombre de nos lecteurs nous ont très aimablement manifesté le désir de voir paraître, dans les ***Forces mentales***, des études semblables à celle du numéro d'Avril, études qui résumeraient successivement l'historique de chacune des ***Sciences Occultes et Psychiques***. Possédant tous les documents nécessaires à l'élaboration de ces curieuses questions, c'est bien volontiers que j'ai consenti à satisfaire ceux qui suivent aussi attentivement nos efforts, et à commencer aujourd'hui la continuation de ces articles documentaires, par un historique abrégé de la ***Kabbale***.

La ***Kabbale*** ou ***Cabale*** est la doctrine mystérieuse des Juifs. Selon les écrivains sémites, cette doctrine est une tradition d'origine divine et aussi ancienne que le genre humain. *L'ange des mystères* nommé Raziel l'aurait soi-disant enseignée à Adam par ordre de Dieu, lorsque le premier homme fut chassé du *Paradis terrestre*. Plus tard elle fut révélée à Moïse au moment où il recevait de Jéhovah la *Loi* sur le mont Sinaï et depuis lors, par transmission orale, elle fut conservée

par les sages dans toute sa pureté jusqu'au retour de la captivité de Babylone. (1)

Il est évident que cette prétention à une révélation divine est trop dans l'essence habituelle de tous les systèmes religieux pour qu'elle puisse nous surprendre ! En réalité la *Kabbale* est née chez les Juifs, environ deux siècles avant l'ère chrétienne. C'est sûrement aux Assyriens que le peuple de Moïse a pris cette doctrine, en même temps que les *principes astrologiques*, dont je parlerai dans une autre étude. En effet, il est facile d'y retrouver les idées philosophiques orientales jointes au *mosaïsme*, mélange qui s'est développé par élaboration silencieuse, en particulier dans la secte des *caraïtes*, Juifs qui ont toujours rejeté la doctrine orthodoxe des rabbins sur la Bible, tout en réclamant la liberté d'interprétation des textes sacrés. Fabre d'Olivet, mort en 1825, a particulièrement étudié cette transmission orale de la *Kabbale*, « loi, dit-il, que Moïse « donna de vive voix à des hommes sûrs dont il avait éprouvé « la fidélité et qu'il chargea de transmettre dans le secret du « sanctuaire à d'autres hommes, lesquels la transmettant à « leur tour d'âge en âge, la firent ainsi parvenir à la postérité « la plus reculée. Cette loi orale que les Juifs modernes se « flattent encore de posséder se nomme *Kabbale* d'un mot « hébreu qui signifie : *ce qui est reçu, ce qui vient d'ailleurs*, « *ce qui se passe de main en main.* » (2)

Mentionnons aussi que les rabbins ont prétendu que le fondateur de cette doctrine de *l'Occultisme traditionnel* était le patriarche Abraham et que les livres fondamentaux contenant cette philosophie ésotérique des Hébreux ne sont autres que les *Livres de Moïse*. D'un autre côté, M. Nicolas croit pouvoir démontrer que cette science n'est née qu'au

(1). Le *Sepher* ou *Livre de la Création*, traduit en latin par Pastel et imprimé à Paris en 1552, puis à Mantoue en 1562 et enfin à Amsterdam en 1642. (*Edition de 1562 ; collection de l'auteur*).

(2). La *Langue hébraïque restituée* (page 20) ouvrage publié pour la première fois à Paris en 1816. (*Collection de l'Auteur*).

premier siècle avant notre ère (1). Bref, après avoir longtemps discuté sur l'origine de la doctrine même, on a repris la discussion sur l'étymologie du mot et la chose n'est pas encore définitivement au point. Le mot hébreu dont parle Fabre d'Olivet est *Qébil* qui signifie : *recevoir*, *recueillir* et que l'on traduit ordinairement par celui de : *tradition*. Mais aux yeux de certains savants orientalistes cette étymologie a paru forcée et inexacte. Selon Constancio (2) c'est du mot *Kibbalah* d'origine chaldéo-égyptienne, qui signifie : *cacher*, *enfermer*, qu'il faut faire dériver le mot *Kabbale*, de telle sorte, que ce mot voudrait dire : *la science déduite des principes cachés*, et mon avis personnel est que Constancio a raison.

Quoiqu'il en soit, la *tradition* enseigne qu'avec la race blanche *trois* autres races d'hommes avaient paru successivement sur la terre, lorsqu'un cataclysme d'eau ou de feu marqua la décadence de l'une d'elles et la croissance de celle qui lui succédait directement. *Deux* de ces races avaient vécu sur des continents aujourd'hui disparus et situés là où s'étendent maintenant l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique. On trouve dans les ouvrages d'Elisée Reclus et d'Ignatius O'Donnelly les preuves géographiques, géologiques, ethnographiques et historiques qui militent en faveur de cette théorie indiscutable. Sans entrer dans le détail de l'histoire idéalogique de ces peuples disparus, qu'il nous suffise de savoir, qu'à l'époque où vivait Moïse, les temples de Thèbes renfermaient les archives sacerdotales des Atlantes et celles de l'Eglise de Rama ou d'Arimathie, ville de l'ancienne Palestine, tribu de Juda. Ces dernières étaient une synthèse de l'ésotérisme celtique et de l'ésotérisme de la *race noire*, recueillie par l'Inde ancienne. D'autre part, dit Sédir, Moïse recueillit dans le temple de Jethro, dernier survivant des sacerdotes noirs, les mystères purs de cette race. Ainsi la tradition orale que le pasteur des Hébreux laissa aux *soixante-dix élus* par lui, comprenait

(1). *Encyclopédie des Sciences Religieuses* de Lichtenberger (article Kabbale).

(2.) F.S.Constancio. *Encyclopédie du XIXe siècle*. (Tome 6. page 211)

l'ensemble de toutes les traditions occultes que la terre avait reçues depuis son origine. (1).

Voilà pourquoi la Kabbale est *émanationiste*, c'est-à-dire qu'elle montre une différence graduelle entre l'absolu et les êtres particuliers, théorie qui était déjà très répandue en Egypte avant Moïse, et qu'elle est également *panthéistique* comme la philosophie Chinoise, autrement dit, qu'elle affirme en même temps l'identité du principe premier de toutes les existences.

Un savant de haute valeur philosophique, M. Adolphe Franck, éminent professeur du Collège de France, mort en 1893, a fait une étude très approfondie de la *Kabbale*. Ses remarquables observations et déductions sont réunies dans un livre au texte net et clair (2), duquel j'extrais les lignes suivantes :

« La *Kabbale*, dès son origine, se partageait en deux « branches : l'une qu'on appelait l'*Histoire de la Génèse* « (MAASSEH BERESCHIT) était une explication symbolique « de la création, ou une *théorie* de la nature ; l'autre, ayant « pour titre l'*Histoire du char céleste* (MAASSEH MERKABED), « c'est-à-dire du char dont il est question dans la vision du « Prophète Ezéchiel, formait un système de théologie et de « métaphysique où le développement nécessaire des attributs « divins était représenté comme la cause de tous les êtres. « On n'attribuait pas à la première le même degré de sain- « teté et d'importance qu'à la seconde. Celle-ci ne devait être « divulguée qu'avec des précautions et des restrictions infinies. « Peu à peu on rédigea ces deux vastes sciences, d'abord « confiées exclusivement à la mémoires des adeptes. Quelques « rares manuscrits, conçus dans le style des anciens oracles, « passaient mystérieusement de mains en mains, en augmen-

(1). *Les Sciences Maudites*, (pages 76 et suivantes), *Sédir* : —*R+C*— Voir aussi les documentés essais sur la *Kabbale* du docteur Papus et de M. de Saint-Yves.

(2). *La Kabbale* ou *Philosophie religieuse des Hébreux* ; publié à Paris en 1843.

« tant sans cesse de volume. Ainsi se formèrent dans l'espace « de plusieurs siècles les deux principaux et plus anciens monu- « ments de la *Kabbale* : le SEPHER IECIRAH et le ZOHAR, « dont le premier correspond à l'histoire de la *Genèse* et « le second à l'*Histoire du char céleste*. Nous n'attribuons « pas, comme on l'a fait longtemps et sans motif réel, le « SEPHER ILCIRAH à Akibah, ni le ZOHAR à Simon-ben- « Zochaï, bien que celui-ci et ses disciples y aient pris, selon « toute apparence, la plus grande part. »

C'est sur ces données que les Kabbalistes modernes ont divisé la *Kabbale* en deux parties bien distinctes : 1° la *Kabbale théorique* et 2° la *Kabbale pratique*.

A partir d'Esdras, l'interprétation des textes esotériques de Moïse, c'est-à-dire la *Kabbale théorique*, de triple qu'elle était devint *quadruple*, autrement dit en termes Kabbalistiques : non plus *solaire*, mais *lunaire*, en quelque sorte polythéiste. De là est venu le mot persan *Paradis*, lequel mot épelé sans voyelles. — P.—. R.—. D.—. S.—., constitue la clé de l'enseignement de la *Kabbale* dans les synagogues, ces *quatre* lettres étant les initiales des *quatre* degrés de la *Kabbale* théorique. Selon le philosophe allemand François Joseph Molitor, mort en 1860 (1), voici l'énumération de ces *quatre* degrés, savoir :

P = PASHUT ; *degré le plus inférieur.*

R = REMMEZ ; *second degré qui n'est qu'un ensemble allégorique.*

D = DERASH ; *troisième degré, ensemble de symboles supérieurs qui ne sont communiqués que sous le sceau du secret le plus absolu.*

S = SOD ; *quatrième et suprême degré véritablement indicible, où l'initié apprend par révélation directe ces trois grands principes : le* SECRET.—. *le* MYSTÈRE.—. *l'*ANALOGIE.

(1) Molitor, *Philosophie de l'Histoire* (1853).

En résumé, la *Kabbale* théorique comprend l'étude des sujets ci-après :

1° Les traditions patriarcales sur le saint mystère de Dieu et des personnages déclarés divins.

2° La création spirituelle et le rôle des anges.

3° L'origine du chaos, de la matière et la rénovation du monde dans les six jours de la création.

4° La *Création de l'homme visible*, sa chute et les voies divines tendant à sa réintégration.

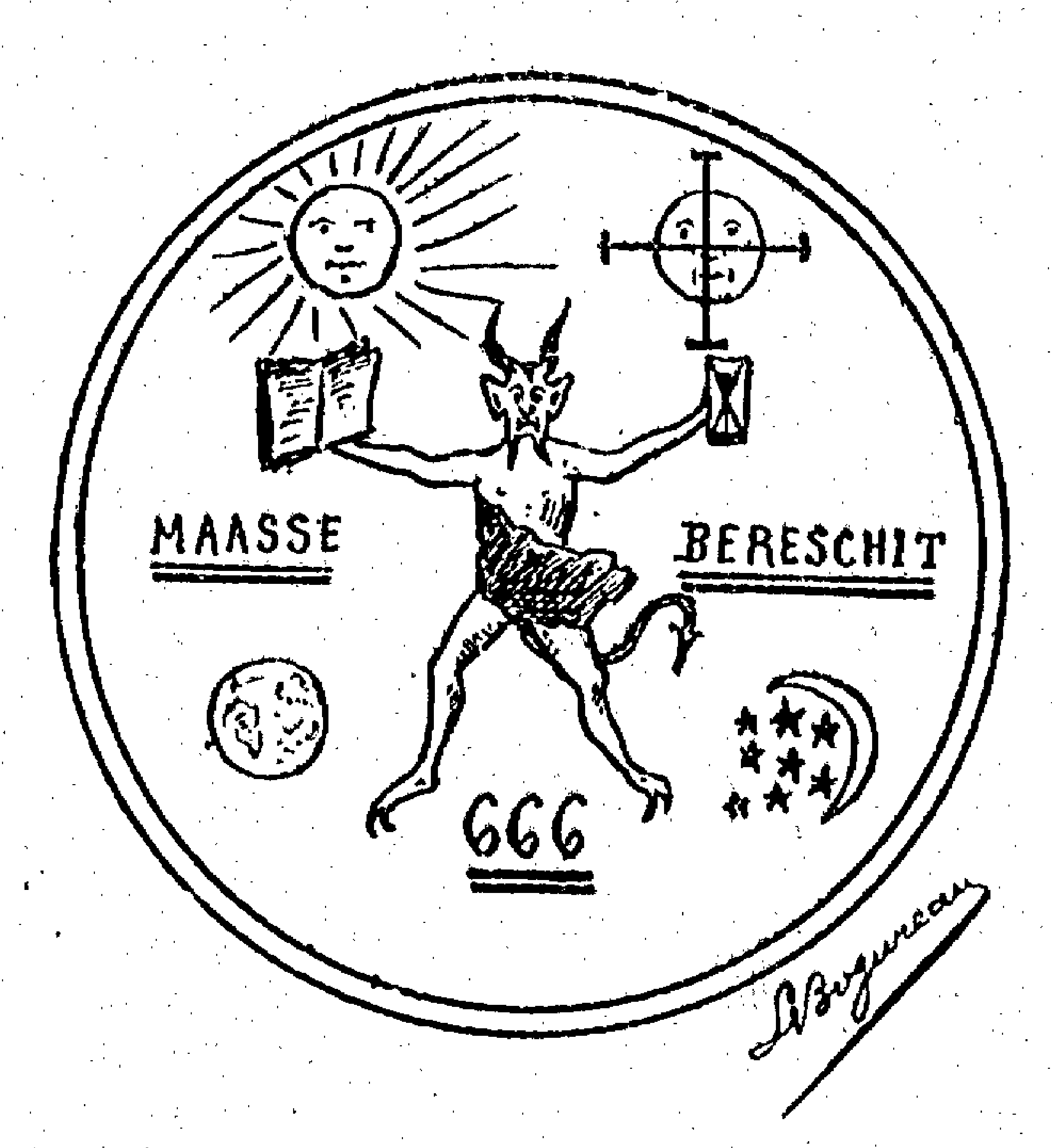


Fig. 1. — Symbole du principe de la *Création*, selon la Kabbale
(Collection de l'auteur)

Nous avons vu que l'*Histoire de la Génèse*, ou œuvre de la *Création* symbolisée dans la *figure 1* de la présente étude, s'appelle MAASSE BERESCHIT et que l'*Histoire du Char*

Céleste est intitulée MAASSE MERCAVAH. Quant à la *vie humaine*, elle comporte ***trois mondes***, groupés en un ***char*** particulier appelé MERCHABAH, le tout également symbolisé dans la *figure 2* ici reproduite. Voici le détail de ces ***trois mondes*** :

1° Le MONDE INTERNE désigné sous le nom de N'SCHAMMAH. C'est l'esprit, c'est l'intelligence, c'est ***la Force Mentale*** de chaque individu. Plus cette *force* est active et perfectionnée, plus elle ***se rapproche de Dieu en qui elle doit tôt ou tard s'incarner.***

2° Le MONDE INTERMÉDIAIRE, désigné sous le nom de ROUACH. C'est la ***hiérarchie des êtres invisibles***, l'exposé de l'organisation corporelle des humains et la nature de l'âme.

3° Le MONDE EXTÉRIEUR OU RÉVÉLÉ, désigné sous le nom de NEPHECH. C'est l'ensemble ***de toute la création***, l'époque où l'action ***dite excentrique*** de l'humanité atteint son apogée.

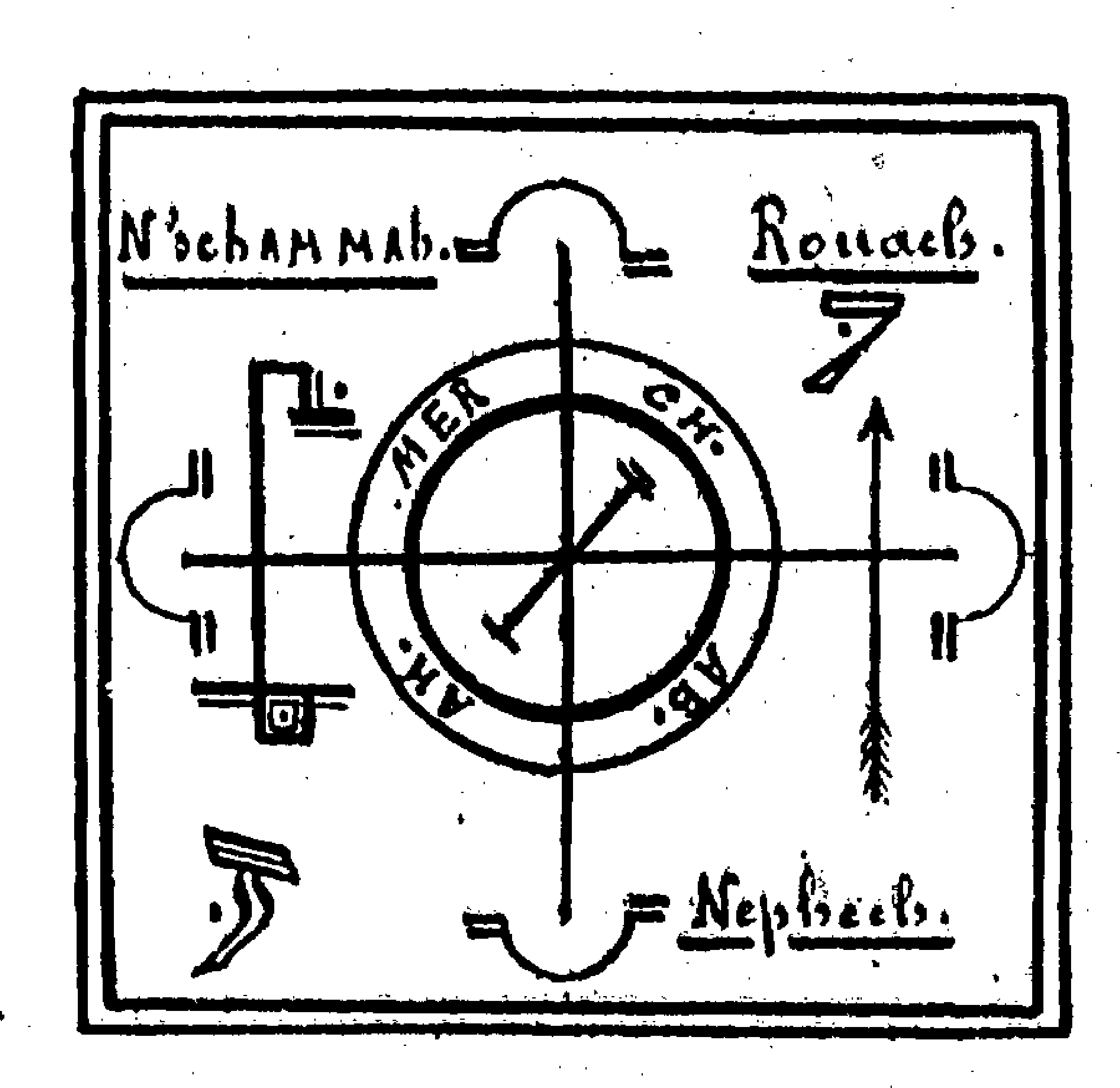


FIG. 2. — SYMBOLE DE LA *Vie humaine*, SELON LA KABBALE
(Collection de l'auteur)

Chaque créature possède en elle ces *trois mondes* réunis, *points* importants de la *Kabbale* qui résument l'évolution mentale de chaque individu et que Franck a divisés comme il suit en trois chapitres aux titres symboliques :

1° Le *point* de départ.
2° Ce qui se passe entre le départ et l'arrivée.
3° Le *point* d'arrivée.

On comprendra aisément que le cadre restreint de cette étude ne me permet pas de développer comme il conviendrait ces *trois* divisions si importantes dans un système philosophique aussi compliqué que la *Kabbale théorique*. Je suis donc obligé de ne pas m'étendre davantage sur cette première et principale partie de mon sujet, pour passer rapidement à l'examen de la seconde *Kabbale*, dite *pratique*.

La *Kabbale pratique* est fondée sur la théorie suivante: *Les lettres hébraïques sont strictement correspondantes aux lois divines qui ont formé le monde*. Chaque lettre représente un *Etre* hiéroglyphique, une *Idée* et un *Nombre*. Combiner des lettres, c'est donc connaître les lois ou les essences de la Création. De plus, ce système, de *22 lettres* qui correspond à la trinité divine, aux planètes et aux signes du Zodiaque : **3+12+7=22** se développe suivant *dix* modes qui sont les *dix* SEPHIROTHS. Ce système auquel le pythagorisme a beaucoup emprunté a été révélé aux chercheurs modernes par Eliphas Lévi (1) et rapporté par Sédir.

Chez les Egyptiens et les Chaldéens, toutes les connaissances astronomiques et mathématiques étaient aussi rédigées en termes et en formules inintelligibles pour quiconque ne possédait pas la clef de ce langage à la fois symbolique et énigmatique. De même les lettres répondaient suivant leur place dans la série alphabétique à des nombres et les lettres d'après leur valeur numérique collective, formaient un mot auquel répondait un nombre. Par exemple **l'aôm** des brahmanes exprime la première et la dernière lettre (**a** et **ô**)

(1) Eliphas Lévi *Initiation*. Décembre 1890 page 193.

réunies; **L'M** est simplement l'emblème de cette union, par la place que cette lettre occupe *au milieu* du mot et parce qu'elle est l'initiale du mot sanscrit MADJE qui signifie *au milieu*. A signaler aussi le nombre 666 de la bête de l'Apocalypse, qui répond aux noms mystérieux de l'Antechrist, dans lesquels on retrouve également ce nombre par l'addition des valeurs numériques des lettres. Ces calculs doivent être exécutés selon la méthode de *l'onomancie*, méthode curieuse sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir plus tard.

La doctrine de Pythagore, en apparence si inintelligible, et les propriétés merveilleuses attribuées par ce philosophe aux nombres, ne sont évidemment qu'un voile *Kabbalistique* sous lequel il a voulu cacher au vulgaire les principes du calcul et des formules arithmétiques ou algorithmiques.

En plus de cette explication mystique des nombres et des *Ecritures*, la *Kabbale pratique* comporte le mode opératoire de divers prodiges et de divinations magiques à l'aide de mots spéciaux et de formules complexes. C'est elle qui enseigne les arts *psychurgiques* comme les Yogis indous; c'est elle qui découvre les vertus secrètes des herbes, des pierres précieuses et des planètes tout comme les astrologues de la Chaldée et les alchimistes d'Europe. On sait par un passage de l'Exode que c'est à Josué que Moïse a confié les clés de toutes ces formules dont les plus remarquables détenteurs sont aujourd'hui les Esséniens.

Au XVIII[e] siècle, l'Abbé de Montfaucon de Villars a résumé la doctrine pratique des Kabbalistes en un livre étrange intitulé : *Le Comte de Gabalis* (1), ouvrage devenu fort rare D'après cet auteur, les Kabbalistes enseignent que les éléments sont habités par des créatures très parfaites, dont le péché d'Adam a ôté la connaissance et le commerce à sa postérité. Celles de ces créatures qui habitent les mers et les fleuves sont nommées *ondins* ou *nymphes*; les premiers sont du sexe masculin, les secondes du sexe féminin. Les *nymphes* sont douées

(1) Abbé de Montfaucon de Villars. *Le Comte de Gabalis*, in-12. Edition de 1742.

d'une merveilleuse beauté. Quant à la terre elle est remplie de *gnômes*, êtres de petite stature, gardiens des trésors en pierreries et des mines de métaux précieux. Ils fournissent aux enfants des sages tout l'argent qui leur est nécessaire. En outre il y a les *salamandres* qui habitent le feu central et dont le commerce est exclusivement réservé aux philosophes. Les *salamandres* ont aussi des *filles* et des *femmes* fort belles qui, depuis le péché d'Adam, sont devenues sujettes à la mort ; le seul moyen pour elles d'atteindre l'immortalité première, c'est de s'unir à l'homme. Une *nymphe* ou une *sylphide* devient immortelle et capable de la béatitude céleste quand elle est assez heureuse *pour se marier à un sage* et un *gnôme* ou un *sylphe* cesse d'être mortel du moment qu'il épouse la fille d'un humain. Aussi est-ce œuvre méritoire aux sages de dédaigner les filles des hommes pour ces esprits qui donnent un bonheur parfait. De ces unions naissent tous les grands hommes et les contracter, c'est obéir à la volonté de Dieu, dont tel avait été le but au premier jour de la création.

Le livre de l'Abbé de Montfaucon continue longuement sur ce thème, avec une page curieuse sur le *Paradis terrestre* et le *péché originel*, page qui se retrouve presque identique dans les commentaires de plusieurs rabbins. Quant à celui qui veut obéir aux prescriptions de la *Kabbale* et avoir des rapports avec les esprits, on y trouve également la manière de procéder sur laquelle je ne puis malheureusement pas m'étendre. J'ajouterai simplement que la plupart des conjurations Kabbalistiques commencent par le mot sacré AGLA, composé des lettres initiales de *quatre* mots hébreux : ATHAB, GABOR, LEOLAM, ADONAI, ce qui signifie : « *Vous êtes puissant et éternel, Seigneur* ! »

Il est fort regrettable que l'antique doctrine philosophique de la *Kabbale* ait ainsi ouvert toute grande la porte au merveilleux et à l'illuminisme. Car il est incontestable que cette doctrine possède une remarquable originalité et une unité de conception d'un haut intérêt scientifique. Aussi, loin d'avoir pour la *Kabbale* le mépris que les ignorants affectent gé-

néralement, des chercheurs de nos jours ont-ils repris les anciens textes *Kabbalistiques*, l'étude si captivante des *Nombres*, des *Ecritures*, des *Séphiroths*, la traduction du *Zohar* et autres travaux d'érudition qui constituent la suite des recherches laborieuses d'Adolphe Franck au Collège de France et de la *Philosophie de l'Histoire*, dont François-Joseph Molitor a été le très éclairé novateur.

EUGÈNE DEFRANCE



BUREAUX D'ÉTUDES PSYCHIQUES
110, rue de Richelieu,
PARIS
COURS ET LEÇONS PERSONNELLES EN PSYCHOLOGIE, HYPNOTISME,
MAGNÉTISME PERSONNEL
On traite par correspondance
Ajouter timbres pour la réponse.

LECTURE MÉTHODIQUE
De vos aptitudes, de vos aspirations naturelles, de votre caractère, de vos facultés mentales
D'APRÈS LES LIGNES DE VOTRE MAIN
par **Mme de THAU**, *165, avenue de Wagram*

FANTAISIE HUMORISTIQUE

PSYCHOLOGIE DE BOULEVARDIER

J'étais, un jour de l'été dernier, accoudé à la terrasse d'un café du boulevard. Le Panama bien rabattu sur les yeux, je fixais d'un regard vague le macadam.

Et mon rayon visuel était haché sans relâche par le passage incessant.... de paires de pieds — là se bornait mon champ d'observation — pieds tantôt pressés, tantôt lents, chaussés plus ou moins élégamment de jaune, de noir ou même de blanc, pieds plats, pieds pointus, lourds, jeunes et vieux, pieds riches ou pauvres, sains ou difformes, pieds stupides, inexpressifs, pieds mutins, gracieux ou enfantins... La direction de mon regard, le rempart de mon panama et l'inclinaison de ma tête ne laissaient à ma vision paresseuse apercevoir que des pieds...

Et, j'eus nettement la perception que, de cette seule inspection hâtive d'une paire de souliers qui passe, il m'était possible de tirer de passables déductions, sur le caractère, les goûts, voire les aspirations de leurs différents propriétaires.

O prestigieux Schillock Holmes, j'évoquais ton ombre et enviais ta sagace perspicacité !

Voici venir, lentes et positives, des bottines à lacets, à grosses semelles un peu débordantes, à bouts bien carrés...,

les pas sont égaux et, sinon pesants, tout au moins donnent-ils l'impression d'une assise absolue, confortable.

Tout m'indique un homme pratique, posé, aimant ses aises, ennemi de la fantaisie ; la marche raisonnée la pointe se posant la première dénotent celui qui sait éviter la fatigue, un homme qui a fait du sport — un anglais sans aucun doute — je lève le nez et... me décerne un premier accessit de bonne déduction : Ces pieds portent, c'est certain, un fils d'Albion (dite « perfide » avant l'entente cordiale), les accessoires inévitables du touriste de l'agence Cook n'enlèveraient le moindre doute : Le Baedecker et la pipe !

Voici maintenant que, précieux et pressés, en sens inverse, arrivent deux pieds emprisonnés dans des chaussures compliquées, *trop* élégantes avec leur claque en peau blanche ; longues, minces, à bouts pointus. Leur aspect seul fait mal : la marche doit être un supplice et les pas inégaux, hésitants, maladroits et sautillants déplaisent : je songe que le cor est triste au fond du cuir !

C'est quelque gommeux, quelque « faux chic » et je devine le vêtement trop à la mode, le col démesuré, la cravate invraisemblable.

Faisons la preuve : — Deuxième accessit ; plus que gommeux,.., rasta !

Mais voici venir une bonne paire de chaussures de cuir jaune ; la démarche est sûre, souple, élégante, le bout est rond sans excès, la semelle peu épaisse. Ces pieds là ne sont point pressés, ils ne courent point à un but précis, ils se promènent, ils sont heureux de vivre. Soudain ils s'arrêtent, se rejoignent d'un petit coup sec des talons entre-choqués, militairement comme pour un salut. — C'est bien cela ! Juste à leur pointe se sont arrêtées également deux mignonnes bottines, très fines, très aristocratiques avec un petit air guilleret, des talons hauts.

Je suis fixé : quelque boulevardier saluant une gracieuse parisienne.

Un peu plus loin je remarque deux paires de pieds, cou-

rant, eux aussi. L'une éculée, ternie, à la semelle élimée en feuille d'automne, mais de forme jadis élégante (qu'il y a donc longtemps que ces pieds portent ces chaussures-là !). L'autre interlocuteur piétine sur place ; ses vernis cossus marquent leur désir d'abréger un entretien qui, je le prévois, se terminera par la remise..., à contre cœur d'un louis — je lève les yeux : pauvres bottines ternies ! Cent sous, seulement !

Tour à tour défilent au bord de mon panama des espadrilles traînardes et je m'attends — sûr de mon fait — à voir « piquer » d'une canne quêteuse le bout de cigare que je viens de jeter à terre. Puis ce sont de pauvres petites bottines, trop larges pour les malheureux petons qui glissent plutôt qu'ils ne marchent. Je sais qu'une petite voix plaintive et grêle va m'implorer d'acheter quelques vagues fleurs.

Je remarque encore des brodequins à élastique, à bouts vernis, qui m'indiquent le provincial soucieux de « faire du genre » et les socques de la bonne grosse dame de qui je devine les essoufflements courts et pressés dans l'amas des graisses ennemies de la circulation rapide ; les petites bottines crottées, mais claquantes, aux talons usés sur le côté, du trottin polisson qui fait les courses, un carton au bras ; et ces autres, à peine usées aux semelles, bien qu'ayant un usage certain, doivent appartenir à un homme qui reste toujours debout mais marche peu... je regarde : c'est un conducteur d'omnibus qui vient faire de la monnaie.

O merveille des déductions certaines, Psychologie des extrémités inférieures serais-tu une science ignorée et supérieure ?

— Garçon ! un autre bock !...

Géo. Lange.



Mémoires d'un Moraliste

LA DANSE

Je voudrais profiter de l'occasion que m'offre ce bal pour dire quelques mots de la danse.

La danse est une excellente distraction pour les jeunes gens des deux sexes ; elle les rapproche, elle leur apprend à se connaître, et comme il reste dans leurs rapports une certaine quantité d'innocence et d'ignorance, ce capiteux plaisir ne les entraîne pas trop loin ; le plus souvent il les mène au mariage.

Plus tard, la danse prépare la dissolution, sinon apparente, du moins intime, des ménages.

Grisées par la musique, par l'éclat des lumières, par les parfums par le mouvement, par le contact, les femmes écoutent avec ravissement les galanteries des hommes qui les tiennent dans leurs bras. L'occasion fait le larron. C'est en cette matière surtout que le proverbe est vrai, car dans toute femme il y a une proie et dans tout homme veille un larron.

La déclaration, timidement essayée pendant une contredanse, se précise et s'achève pendant le seconde ; elle se réitère, elle devient pressante au bal suivant ; des rendez-vous aux intentions innocentes sont accordés, les cœurs marchent, les corps les suivent, et bientôt l'univers compte un cocu de plus.

Le cours des astres n'en est pas troublé d'ailleurs, et la terre, continuant à tourner, porte assez tranquillement le mari trompé, la femme amoureuse et son complice.

Le philosophe doit-il apporter, au jugement de ce fait, la même sérénité? Le cocuage est-il vraiment un mal social?

La question vaut la peine d'être étudiée à fond; et je prie mes lecteurs de l'aborder, comme je le fais moi-même, avec sang-froid, sans préjugés et sans passions personnelles.

DU BONHEUR PHYSIOLOGIQUE

Quel est le but de la Société?

Assurer le bonheur des membres qui la composent.

Peut-on être heureux sans satisfaire ses besoins intellectuels, matériels et physiologiques?

Nous n'avons à nous occuper ici que du bonheur physiologique; on comprend assez ce que j'entends par là.

Dans le ménage actuel, le mari est-il généralement en état d'assurer le bonheur physiologique de sa femme?

J'ai demandé là-dessus un avis scientifique au docteur Lepetilac, médecin en chef d'hôpital, officier de la Légion d'honneur, et voici le résumé de notre conversation.

Dans l'humanité actuelle l'amour a deux fonctions très distinctes. Il assure la reproduction de l'espèce, et il procure aux individus des deux sexes la meilleure et la moins coûteuse des distractions.

En a-t-il été toujours ainsi? Non.

C'est par une lente évolution, par la spécialisation progressive des fonctions organiques, que le concours de deux êtres à organes différents est devenu nécessaire pour la reproduction; et c'est aussi par une lente évolution, par un génial affinement progressif de l'organisme, que certaines espèces sont parvenues à transformer un besoin grossier en un plaisir délicat, dont la reproduction n'est plus le but.

Un peu d'histoire naturelle est ici indispensable.

Le procédé de reproduction qu'ont employé nos pères et nos mères, et que nous employons nous-mêmes à l'occasion, nous paraît simple et naturel; nous croyons volontiers que notre espèce l'a reçu tel quel de la nature, et, qu'en l'appli-

quant, nous suivons, sans trop de regrets d'ailleurs, une loi imposée par une puissance supérieure.

Nous nous trompons.

En réalité, le mode de reproduction dont nous nous servons a été lentement et laborieusement inventé, conquis, compliqué, perfectionné, par les milliards de générations de nos ancêtres.

CHAGRIN D'AMOUR

Il me semble que j'aurais pu donner à Mlle Anna le bonheur physiologique qu'elle méritait. Elle en jugea autrement, ou peut-être son innocence ne se posa-t-elle pas cette question. Le fait est qu'un jour j'appris qu'elle allait se marier. Elle épousait le frère de cette belle Mme B... dont j'avais si magnanimement repoussé les avances.

Mme B... n'avait pas d'enfants; son frère était premier clerc chez M. B..., et avec la dot de Mlle Anna il achetait l'étude de son beau-frère; car, dans notre civilisation, les femmes achètent leurs maris.

La nouvelle fut pour moi un coup de foudre. Quoique Mlle Anna eût toléré plutôt qu'encouragé mes assiduités, quoiqu'elle ne m'eût jamais fait aucune promesse, je me croyais des droits sur elle : je l'aimais tant qu'elle devait m'aimer aussi, et son mariage m'apparaissait comme une trahison.

Refoulant ma douleur, je descendis au jardin comme d'habitude et je l'attendis. Elle ne tarda pas à venir.

Très digne, le visage contracté cependant, les yeux humides, la voix étranglée, je lui demandai si la nouvelle qu'on m'avait dite était vraie.

» Quelle nouvelle? » répondit-elle avec un sourire où se trahissait un peu d'émotion.

Je m'expliquai; elle avoua qu'on ne n'avait pas trompé.

J'éclatai en reproches véhéments, j'accusai son infidélité autant que son silence; puis, la douleur et la rage m'étouffant, je tombai sur un banc où, la tête dans mes mains, je fondis en larmes.

Elle s'assit près de moi, très émue, et, prenant mes mains, elle s'efforça de me consoler. Elle me dit qu'elle avait reculé de jour en jour l'explication qui devait m'affliger, elle me raisonna doucement, comme une petite maman, s'attacha à me faire comprendre que nous étions d'âges disproportionnés, qu'une fille de vingt ans ne pouvait pas confier sa vie à un enfant de dix-neuf; elle alla même jusqu'à ajouter que, plus tard, quand je serais homme et que je saurais mieux la vie, je lui serais reconnaissant du chagrin qu'elle me causait alors. La douceur de son langage, l'apparente justesse de son raisonnement, l'évidence de son amitié calmèrent ma colère, mais non ma douleur.

Quand l'instant de nous séparer fut venu, je me levai péniblement, je lui demandai la permission de lui baiser la main comme conclusion à notre roman, et, le pas mal assuré, les yeux baignés de larmes, je regagnai ma chambre.

LE SUICIDE

Cette chambre, qui, depuis si longtemps, s'animait, s'égayait, par l'évocation constante de Mlle Anna, me parut ce jour-là triste comme la tombe. J'avais été si heureux dans ces quatre murs, lorsque après nos longues causeries je rentrais chez moi tout imprégné d'elle. O joies du premier amour !

Et maintenant c'était fini : rien ne restait de mes espérances, de mes illusions.

Les quelques objets, innocents souvenirs que je tenais d'elle, ne me rappelaient plus maintenant que mon deuil et mon désespoir.

Cet amour était devenu la substance même de mon cœur ; mon cœur mourait avec lui.

A quoi rattacher ma vie ?

A quoi bon vivre ?

Et de grosses larmes roulaient sur mes joues enfiévrées.

J'avais lu Werther peu auparavant. Quelque analogie se rencontrait entre les deux situations; je résolus de pousser

l'analogie plus loin, et je décrochai de ma panoplie d'armes un pistolet de cavalerie, héritage de mon grand-père.

De la poudre et des balles étaient toujours dans les tiroirs de ma table. Je chargeai mon arme ; un billet insignifiant, que m'avait écrit un jour Mlle Anna, et que je gardais comme une relique, me servit de bourre ; je mis une capsule et,debout, murmurant un adieu passionné, j'appuyai le canon du pistolet sur ma poitrine à l'endroit du cœur.

Une seconde de courage, une légère pression du pouce sur la gachette, tous mes maux étaient finis. De ma grande douleur il ne restait rien qu'une tache de sang sur un plancher.

Cette idée me consola un peu. Maître de tuer ma souffrance quand il me plairait, je me sentis plus de force pour la supporter : lentement j'éloignai l'arme de ma poitrine ; puis je la ramenai, éprouvant une espèce de volupté à jouer avec la mort ; enfin, poussant un profond soupir, je me décidai à décharger mon pistolet.

A-t-on le droit de se tuer ? Le suicide est-il un acte de courage ou une lâcheté ?

Dans notre besoin de clarté, de simplification,nous avons tendance à généraliser nos jugements d'une façon trop absolue ; il faut distinguer.

Le suicide est une lâcheté si l'on se réfugie dans la mort pour échapper à des responsabilités, à des devoirs, si l'on cherche le repos suprême sans souci de ceux qu'on laisse dans l'embarras. Le suicide est une lâcheté, quand il supprime un être nécessaire, ou simplement utile à d'autres êtres.

Il s'inspire au contraire d'un courage héroïque lorsque l'homme qui meurt ainsi est devenu une lourde charge pour les siens par suite de l'âge, des infirmités, ou par l'effet d'une circonstance exceptionnelle.

Il est enfin un acte quelconque lorsqu'un individu isolé, inutile, malheureux, trouve que la vie est un mauvais marché, et préfère, au prix d'une minute d'énergie et de souffrances, se soustraire à des années de soucis et de tourments.

Pour moi, tandis que je dirigeais le pistolet vers ma poi-

trine, tandis que je me voyais, par la pensée, mort ou râlant sur le parquet, je me figurais Mlle Anna accourant, s'agenouillant près de moi, et regrettant d'avoir dédaigné un si grand amour; mais je me figurais aussi mon père entrant dans ma chambre, où le bruit de la détonation l'aurait attiré; je le voyais apparaître, anxieux, sur le seuil de ma porte; il m'apercevait étendu, il se jetait sur mon corps, il sanglotait, la douleur de ma perte s'exaspérait encore de la douleur d'une mort si imprévue, si folle, si cruelle. Je n'avais pas le droit de lui infliger un tel supplice, je n'avais pas le droit de me tuer. Je remis mon pistolet à la panoplie, et ne le décrochai plus depuis.

Ma douleur, que j'avais crue immortelle, s'adoucit, puis se guérit. De graves événements allaient bientôt, d'ailleurs, donner un autre cours à mes pensées.

LA GUERRE

L'année 1870 était venue.

Le 3 juillet, la Correspondance Havas annonçait qu'une députation espagnole était partie pour l'Allemagne dans le but d'offrir la couronne d'Espagne au prince héréditaire de Hohenzollern.

Le 5 juillet, M. Cochery interpellait à la Chambre des députés le ministre des Affaires Etrangères, et le duc de Grammont répondait qu'il ne connaissait pas les négociations échangées entre le prince de Hohenzollern et le maréchal Prim; il affirmait que la France ne voulait pas s'immiscer dans les affaires intérieures d'Espagne, et il ajoutait : « Nous persisterons dans cette conduite, mais nous ne croyons pas que le respect des droits d'un peuple voisin nous oblige à souffrir qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, puisse déranger à notre détriment l'équilibre actuel des forces de l'Europe. »

Les événements se précipitèrent. Tombant dans le piège tendu par l'astucieuse politique de Bismarck, désireux aussi de relever le prestige de l'Empire par une guerre nationale, le

gouvernement francais donna l'ordre de rappel des réserves françaises, le 14 juillet.

La guerre était déclarée.

Quand la nouvelle nous en parvint à Pontoise, mon père fut atterré.

Sincèrement républicain, il était, par principe humanitaire, opposé à ces brutales aventures, et de plus son instinct politique l'avertissait que nous marchions follement au désastre.

Au nombres des personnes qui fréquentaient assidûment notre salon, se trouvait le général D...

Il avait été mis prématurément à la retraite parce que ses opinions libérales déplaisaient au pouvoir. Le général D... avait publié une brochure où, étudiant et comparant l'armée française et l'armée prussienne, il démontrait que notre infériorité créait une situation dangereuse, et que de profondes réformes dans notre organisation militaire étaient urgentes.

Ses avertissements n'avaient abouti qu'à le mettre en disgrâce.

Par lui, mon père savait que la Prusse, lentement et sans bruit, avait transformé l'art de la guerre en une science méthodique et précise. Tandis que nous attendions la victoire en comptant sur la vaillance et l'entrain de nos soldats, sur sur l'inspiration de nos généraux, la Prusse préparait froidement des combinaisonsstratégiques d'une précision mathématique, et son plan de mobilisation était, pour l'époque, un chef-d'œuvre.

Tandis que la France s'extasiait devant les mitrailleuses, ces joujoux, les ingénieurs d'Outre-Rhin avaient construit une artillerie redoutable, d'une portée et d'une rapidité de tir alors incomparables.

Leurs effectifs dépassaient de beaucoup les nôtres; la Prusse avait réalisé le système de la nation armée; nous n'avions que notre armée permanente ; la garde mobile et la garde nationale n'existaient que sur le papier.

Pour qui savait ces choses, la défaite paraissait inévitable.

Je parlai de m'engager. Mon père n'aimait point l'Empire ; il blâmait cette guerre entreprise dans un intérêt dynastique ; il me dit : « Attendons les événements ».

Ils vinrent bientôt, terribles.

LES DEUX CONSCRITS

Le 2 août, une parade militaire, dans laquelle nous avions obtenu à Sarrebruck un léger avantage, avait fait tressaillir d'espérance nos cœurs anxieux.

Notre joie devait être courte.

Le 7 août au matin, je piochais consciencieusement le code civil dans ma chambre ; mon père entra ; sa figure était grave ; je pressentis un malheur.

« Le maréchal de Mac-Mahon a été battu hier à Reischoffen me dit-il ; le général Frossard a été écrasé à Forbach ; nos troupes sont refoulées sur toute la ligne ; l'heure est venue où tout le monde doit son concours à la patrie ; nous allons partir.

— Où, à l'armée ?

— Oui.

— Toi aussi, père ?

— Moi aussi, mes cinquante-cinq ans ne m'empêcheront pas de franchir l'étape, et de faire le coup de fusil comme un autre ; nous allons nous engager tous les deux dans un régiment de ligne. »

Je me jetai dans ses bras.

Nos préparatifs furent achevés le jour même. Munis de certificats d'identité, emportant dans une malle des effets militaires achetés à Paris, nous prîmes le train pour Metz, où nous voulions signer notre engagement pour être plus tôt à notre poste de combat.

Les lignes de chemins de fer étaient encombrées, et le désordre régnait partout.

Après de longs retards, d'énervantes heures d'attente, nous arrivâmes enfin à Metz le 10 août.

L'armée de Bazaine s'y concentrait, et, après quelques formalités, on nous incorpora le lendemain dans le 32e régiment de ligne, appartenant à la première division du Deuxième corps d'armée, commandé par le général Frossard. Ce régiment, particulièrement éprouvé à Forbach, avait besoin de reconstituer ses effectifs

La faveur de combattre côte à côte, dans la même compagnie, ne nous fut pas refusée.

Nous couchions sous la tente, sur la terre couverte d'un peu de paille, et le matin nous mangions la gamelle, assis sur le sol, à côté de nos camarades d'escouade.

Un caporal nous apprenait le maniement d'armes; le reste du temps était pris par la lecture de nos livres de théorie ou les corvées réglementaires.

Quelques heures de liberté nous restaient avant l'appel du soir; nous en profitions pour aller dans Metz à la table d'hôte de l'hôtel de Strasbourg.

LE MARÉCHAL BAZAINE

Le 13 août, l'Empereur abandonna le commandement en chef de l'armée.

Le même jour, le maréchal Bazaine prit le commandement de l'armée du Rhin.

Le plan arrêté consistait à faire passer rapidement cette armée sur la rive gauche de la Moselle. Couverte en partie par Metz et ses forts, elle opérerait ensuite sa retraite sur Verdun et se joindrait aux troupes que Mac-Mahon réorganisait à Châlons.

Ici commence la responsabilité de Bazaine, ici commence aussi la douloureuse série de ses fautes militaires.

Bazaine fut-il un traître ?

J'ai passionnément étudié cette question d'un haut intérêt psychologique, et je crois pouvoir affirmer que Bazaine ne fut pas un traître au sens précis du mot.

On se demandera peut-être quel intérêt peut offrir cette tentative de réhabilitation d'un homme condamné par un tribunal et par l'opinion publique.

Deux raisons me poussent.

D'abord le devoir d'un moraliste est de rechercher la justice et la vérité ; ensuite une profonde leçon de philosophie politique se dégage de la constatation scientifique des erreurs où s'emballe souvent l'opinion publique.

Pour aborder ce problème avec impartialité, j'ai besoin moi-même de refouler mes souvenirs personnels, mes sentiments intimes de soldat vaincu, car j'ai partagé longtemps la colère et l'indignation que toutes les troupes de l'armée du Rhin nourrissaient contre leur chef ; il m'a fallu étudier plus tard l'histoire pour juger équitablement les événements auxquels j'avais assisté sans les comprendre, car le soldat et même l'officier subalterne n'ont pas dans les choses qu'ils voient des éléments suffisants pour saisir le sens général d'une campagne ou d'une bataille.

Comme Trochu, Bazaine fut très inférieur à la tâche dont il s'était laissé charger.

Général habitué par les campagnes auxquelles il avait pris part à mener sur une route, à manier sur un champ de bataille, un corps d'armée, vingt ou vingt-cinq mille hommes, il était incapable de commander une armée cinq ou six fois plus nombreuse.

Ses victoires passées avaient inspiré aux autres et à lui-même une confiance que ses capacités ne méritaient pas.

Pour protéger la retraite projetée, il ne sut pas utiliser les routes existantes, donner des ordres savamment calculés pour éviter l'encombrement. Sur le champ de bataille, il ne sut pas lancer en avant au moment opportun les forces qu'il avait sous la main ; il gardait en réserve des troupes dont l'entrée en ligne aurait emporté la victoire. Impressionné par les défaites déjà subies, il se laissait troubler par la moindre attaque, il jugeait utile de faire face avec toute son armée, et il écrivait un bulletin victorieux quand ses cinq corps d'armée avaient tenu tête à un corps d'armée allemand.

C'est ainsi que le 14 août l'attaque faite à Borny par le

septième corps prussien arrêta la retraite de notre armée entière ; deux jours furent perdus en contremarches.

C'est ainsi que le 16 août l'attaque opérée sur notre flanc gauche par le Dixième corps arrêta la retraite de nos cinq corps d'armée.

L'ennemi fut repoussé, mais au lieu de continuer sa marche sur Verdun, Bazaine reporta ses troupes en arrière ; la bataille de St-Privat les rejeta dans Metz ; l'armée du Rhin était désormais immobilisée sous les murs de la vieille forteresse.

L'armée de Châlons, en marchant à son secours, était poussée vers le nord par une armée allemande, et allait succomber dans l'entonnoir de Sedan. C'est donc à Bazaine qu'il faut imputer la perte de nos deux armées.

Si, exécutant rigoureusement le plan projeté, il avait ramené nos troupes à Verdun, puis à Châlons, si la France avait pu couvrir sa capitale derrière les 400.000 hommes qui lui restaient, si, tandis que l'ennemi assiégeait Paris, cette puissante armée avait pu le menacer par ses manœuvres, le sort de la campagne eût été sans doute changé : la France debout et en armes aurait conclu peut-être une paix moins désastreuse.

Bazaine a donc la plus grande part de responsabilité de nos malheurs ; la perte de nos deux armées incombe presque à lui seul.

Peut-on prononcer ici le mot de trahison ? L'empire était debout, et c'est justement la fidélité de Bazaine à l'empire qu'on accuse ; traître ? non, mais cruellement incapable.

La trahison fut-elle postérieure ?

Bloqué dans Metz, il n'a pas réussi à briser le cercle de fer qui l'entourait, il a entretenu des négociations politiques avec l'impératrice régente.

Examinons ces deux chefs d'accusation. Pour prouver qu'il était impossible à l'armée du Rhin de sortir du cercle de fer qui l'entourait, pour justifier les tentatives de sortie que fit pourtant Bazaine, il suffit de citer l'opinion d'un témoin, d'un homme dont la bravoure et le caractère sont restés in-

tacts. Voici l'opinion émise par le maréchal Canrobert dans le conseil de guerre tenu au château de Grimont le 26 août :

« Son Excellence le maréchal Canrobert, commandant le Sixième corps d'armée, se range exactement à l'avis émis par le général Soleille et le général Frossard, en ce qui concerne la nécessité de ne pas compromettre l'armée par un mouvement offensif, mais il y met une restriction. Le moral de l'armée ne sera maintenu, l'armée ne vivra même moralement qu'à la condition de ne pas rester inerte. Frappons des coups de tous côtés, donnons des coups de griffes partout, incessamment.

« Sortir de Metz pour s'allonger dans l'intérieur du pays, avec des colonnes immenses de bagages, d'ambulances, d'artillerie, que nous traînerions à notre suite, est chose impossible.

« La conclusion est qu'il faut rester sous Metz, frapper l'ennemi, le frapper partout, et si l'on se décide à partir, laisser les impedimenta. »

Laisser les impedimenta, c'est-à-dire les caisses de vivres ou de munitions, l'artillerie, les ambulances, tout ce qui est indispensable à la vie une d'armée, comme l'air est indispensable à la vie de l'homme.

D'autre part le général Soleille déclarait que l'armée n'avait de munitions que pour un jour de bataille.

Faire une trouée, le mot est bientôt dit. A la rigueur la chose peut être faite : on peut enlever une position et dégager quelques kilomètres de terrain. Mais une grande armée, dont le défilé dure plusieurs jours, ne peut pas passer par une trouée sur une route commandée par les positions ennemies.

Il ne suffit pas d'avoir percé l'armée opposée sur un point, il faut l'avoir battue tout entière pour pouvoir se mettre en route. Une armée en marche, attaquée sur ses flancs, mise dans l'impossibilité de se déployer, serait anéantie en quelques heures. Et si par miracle elle s'échappait, comment pas-

seraient ses convois? que deviendrait-elle sans vivres et sans munitions ?

Bazaine tenta pourtant de quitter Metz au moment où il crut que l'armée de Châlons s'avançait à sa rencontre ; mais il ne parvint pas à briser les lignes prussiennes, et Mac-Mahon alla à Sedan.

Le colonel d'Andlau, dans son ouvrage, juge très sévèrement la conduite du maréchal Bazaine pendant les opérations du 31 août et du 1er septembre. Il croit que l'armée du Rhin pouvait se dégager ce jour-là. C'est une opinion discutable, mais l'Empire était encore debout le 1er septembre : Bazaine aurait donc trahi l'Empereur ! Invraisemblable hypothèse !

La trahison fut-elle postérieure, et prit-elle un caractère politique ?

Pour juger le maréchal avec équité, il faut, par un effort de la pensée, essayer de nous mettre dans l'état d'esprit de cet homme.

Maréchal de l'Empire, investi par l'Empereur du commandement de l'armée, n'ayant jamais été délié de son serment de fidélité, Bazaine pouvait-il trouver dans les événements, tels qu'ils les connut, des raisons suffisantes pour se délier lui-même de l'autorité dont il tenait ses propres pouvoirs. Pouvait-il, dans son état d'âme, considérer comme un devoir de se rallier nettement au gouvernement provisoire ?

(A suivre.)

Théodule BRANCHE.



L'HYPNOGRAPHE

Pour la concentration

Envoi franco contre 50 centimes en timbres

UN NOVICE (1)

Jean voulut revoir encore une fois la maison dans son ensemble, tous ces coins familiers où il avait vécu sa paisible enfance.

Furtivement, il grimpa jusqu'à sa petite chambre toute pimpante et fraîche avec son papier à fleurs, son grand lit d'acajou, la vieille armoire, maintenant vide, la commode sur laquelle une statuette de Saint Joseph, entre deux vases où fleurissaient des lis artificiels au feuillage d'or, mettait sa note de paix et de résignation mystique. Aux murs étaient accrochées, en un ordre régulier, des photographies de parents morts, qu'il n'avait pas connus pour la plupart : c'étaient la tante Eulalie, la religieuse ; le cousin Aimé Motheret, curé d'Héry, d'autres encore ; puis des images pieuses, si naïves, sous leurs coloris pâles qui s'effaçaient.

Rien n'avait bougé depuis la veille, et cependant tout cela sentait l'abandon, l'absence, déjà.

La fenêtre s'ouvrait sur les jardins, et, plus loin, sur la ville et la campagne.

C'était, après l'enclos paternel, le chaos des toits qui s'enfuyaient jusqu'aux collines boisées de Sougères et de Villeneuve-Saint-Salve. Là-bas, à mi-côte, on apercevait un clocher d'ardoise très-rustique, une flèche mince avec, autour, la masse d'un village échelonnée. Le soleil oblique allumait des arcs-en-ciel aux vitres de ces habitations lointaines, dorait les arpents de vigne symétriques qui s'étageaient, tandis que

(1) Voir le n° 3 (Mars 1907).

la ville et les paysages plus proches s'assombrissaient dans l'ombre de gros nuages.

Un silence...

... Tout-à-coup, derrière les murs du jardin, d'une bâtisse régulière au toit rouge, un ensemble de voix d'enfants, sur un rythme qui traînait, mélancolique, monta dans l'air tranquille :

— B, A — BA ; B, É — BÉ ; B, I — BI...

. . . .

Jean murmura :

— Il est deux heures. Voici la rentrée en classe de l'école des filles.

Oh ! ces bruits familiers qu'il n'entendrait plus !...

Le temps pressait. Il voulut tout revoir.

L'appartement du père et de la maman, très modeste avec son mobilier de velours grenat, les rideaux de percale, le tapis mince ; — la chambre des petites sœurs, les deux berceaux côte à côte, sous le même ciel de cretonne blanche et, sur la carpette, quatre souliers nains, tout pareils.

Et il avait raison, Jean, de s'emplir le regard et le cœur de toutes ces choses, et de leur poésie ineffable, leur saveur d'innocence et de bonté, car, lorsqu'il reviendrait, mûri, sinon blessé par l'existence, peut-être ne seraient-elles plus les mêmes pour lui !...

Au bas de l'escalier, la famille l'attendait.

Il y avait aussi, là, M. Motheret et sa fille Jeanne venus pour embrasser leur cousin une dernière fois.

Le notaire était un gros homme tout rond, aux yeux ternes, toujours noyés, à la parole mesurée et sentencieuse. Veuf depuis dix années, il se partageait entre l'éducation de sa fille et la prospérité de son étude.

Elle ne paraissait pas ses dix-huit ans, la cousine Jeanne : grande, mince, une taille à peine formée de gamine, le nez très-fort déparant son visage rondelet éclaboussé de taches de son, quoi que la peau fût d'une belle fraîcheur. Elle portait ses cheveux noirs séparés sur le front en bandeaux « à

la Vierge»; et sa seule beauté réelle était ses yeux, de jolis yeux d'un bleu de vieille faïence, ombrés de cils bruns très longs...

Tous restaient au bas de l'escalier, embarrassés, sans rien se dire, encombrant le vestibule où Gariot traînait la malle.

Alors, pour rompre le silence, M. Motheret parla du temps, du ciel qui se couvrait, menaçant. — On allait avoir de l'orage, pour sûr. Mais il ne fallait pas s'en plaindre, les cultivateurs, alarmés par la sécheresse des dernières semaines, réclamaient la pluie, beaucoup de pluie...

Gariot avait hissé les bagages sur le couvert de l'omnibus; il se tenait sur son siège, prêt à partir.

On ne pouvait s'attarder davantage.

La famille s'empressa. Tous devaient accompagner Jean à la gare, sauf, pourtant, le cousin, et la pauvre tante aimée que la paralysie retenait là, sur le pas de la porte où elle avait fait rouler son fauteuil.

Elle voulait le voir s'en aller, son enfant!...

Lui, penché sur elle, pressait ses pauvres mains ridées, toutes tremblantes, embrassait son vieux visage usé, meurtri de chagrin.

On appelait Jean. Ils se séparèrent.

La voiture s'ébranla dans le vacarme déchaîné des harnais, des claquements de fouet, des grincements de roues dans les ornières.

Quelques secondes, M. Motheret demeura sur le seuil à la voir s'éloigner dans la poussière. Quand il ne l'aperçut plus, il s'en revint près de la tante Aurélie.

Elle pleurait, dans un suprême effort, les traits crispés, grimaçante, ses dernières larmes de vieille femme.

Lui aussi, le cousin, l'émotion le gagnait!

Alors, il reporta ses yeux vers le ciel devenu noir et dit:

— Nous aurons de l'orage avant ce soir, c'est sûr.

CHAPITRE II

Lorsque Jean remontait dans le passé et qu'il cherchait à se souvenir des premières année de sa vie, il n'en retrouvait plus que des apparitions floues, des bouts de vision à peine perceptibles : — Les réveils brusques dans son berceau, au bruit des éperons sonnant dans la maison endormie ; — des passages de régiments sous les fenêtres ; de lointains appels de clairon ; — des temps maussades passés en camp-volant, de garnison en garnison, selon les hasards d'une vie de soldat.

Mais, subitement ses souvenirs se faisaient plus nets.

C'était la double naissance des petites sœurs Angélique et Suzanne ; leur mère, épuisée, très malade, si blanche parmi les oreillers blancs du lit.

Alors, comme trois éducations d'enfants semblaient bien lourdes à entreprendre, on s'était décidé à confier Jean aux soins de cette tante Aurélie qui, restée demoiselle, se trouvait bien seule dans sa grande maison vide.

Et Jean se souvenait de cette bonne vie à deux, de l'écoulement paisible des ans de son adolescence entre la vieille fille aux goûts, aux allures surannés, compassés, le gros chat rouge qu'on appelait Goliath, et les cages pleines d'oiseaux gazouilleurs.

Dès le matin, c'était le réveil très doux : la tante Aurélie entrant dans sa chambrette au papier fleuri, lui apportant le bol de chocolat, les beurrées et ces longs baisers maternels qui réconfortent. On causait gentiment. Elle, au pied du lit, lui faisait répéter les leçons apprises la veille ; lui, douillettement étendu entre ses couvertures, répondait aux questions qu'elle lui posait, dans un demi-sommeil encore, une sorte de bien-être que cet interrogatoire prolongeait.

Plus tard, lorsque habillé et prêt pour l'école, il descendait, elle se retrouvait au bas de l'escalier, lui remettait ses cahiers, ses livres, un panier rempli de friandises pour le repas de midi et, lui nouant un foulard autour du cou, disait :

— Ta prière, petit, tu n'as pas oublié ta prière ?

Sur le pas de la porte, c'étaient d'interminables embrassements et les recommandations toujours mêmes :

— Sois bien sage ; — prends garde aux voitures.

Elle restait là quelques instants à le voir s'éloigner, tout de suite inquiète dès qu'il n'était plus auprès d'elle...

(A suivre.)

ALEXIS NOEL.

Vient de Paraître :

SUCCÈS ET BONHEUR

Par C.-R. SADLER

Prix : **3 fr. 50**

Cet ouvrage traitant les questions de réussite et de bonheur montre au lecteur une route claire et certaine pour réaliser ses ambitions.

Ouvrage pratique, désigné spécialement pour ceux qui ont des difficultés à combattre et qui cherchent un soutient et moyen d'avancement.

Envoi franco contre mandat de 4 fr. ou remboursement de 4 fr. 25.

Le Gérant : ALEXIS NOEL

Paris. — Typ. A. NOEL et CHALVON, 29, rue N.-D.-de-Nazareth. — 6170-3-07